

LE DRAPEAU DE BELLECOUR

RÉDACTION



PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

RÉDACTION

Adélaïde Lèvenez.
Mamermattend.
Marionnette Démon.
Adeline du Pivert.
Marthe Tintin.
Marie Favette.
Camélia Camélus.

Bureaux : Rue Ferrandière, 5, au 2^{me}

Ouverts de 10 heures à 4 heures.

Adélaïde Lèvenez.
Mamermattend.
Marionnette Démon.
Adeline du Pivert.
Marthe Tintin.
Marie Favette.
Camélia Camélus.

AUX REDRESSEURS DE TORTS

Assez longtemps d'indignes pamphlétaires nous ont jeté de la boue au visage.

Assez longtemps, nous peignant avec des couleurs vives, ils nous ont fait reconnaître par la foule toujours avide de la nouveauté.

Nous en connaissons quelques-uns maintenant de ces hommes qui furent de nos amis, mais que le profond dégoût qu'ils nous inspiraient nous a forcées d'éconduire, parce qu'à nos soirées d'orgies ils sacrifiaient les soins qu'ils devaient à leurs familles. C'est alors que pour se venger de nos dédains ils n'ont rien trouvé de plus loyal que de nous clouer au pilori de la honte et de l'infamie.

Un entre tous a osé élever la voix plus haut que tous les autres, et celui-là est celui qui, entre tous, a le moins de connaissances du cœur humain.

L'ignorant ! il ne sait pas seulement que nous avons la conscience de ce que nous sommes ; il ignore que si quelque voix devait tonner contre nous, cette voix ne devait pas être la sienne, et qu'il n'appartient qu'à des hommes d'honneur de nous montrer du doigt,

et non à lui qui fait tout pour être de nos amis et qui se venge de nos dédains par la diffamation.

Il ne sait pas que si nous sommes descendues aux derniers degrés de l'échelle sociale, nous ne sommes pas les premières coupables, et que ce n'est que des êtres de son bord qui, nous obsédant sans cesse, nous ont fait faire les premiers pas sur la pente du vice. Ne sont-ce pas des hommes comme lui qui, dissipateurs effrénés, menant partout une vie vagabonde se sont plu par des promesses menteuses à nous faire désertir le foyer paternel, où, innocentes, nous nous plaisions aux soins assidus de la famille ? Ne sont-ce pas eux qui, nous entraînant de force dans le sentier vicieux, nous ont contraintes, par des mensonges, à nous y accroupir en nous faisant les compagnes assidues de l'horrible misère ?

Que de tourments n'avons-nous pas soufferts lorsque corps et âme nous nous sommes jetées dans cette vie de débauche, ayant foi dans la parole d'honneur de ceux qui les premiers ont abusé de notre faiblesse.

N'avons-nous pas combattu les premières et horribles étreintes de la prostitution ?

N'avons-nous pas souvent versé des larmes de sang en demandant à l'ivresse l'oubli de notre raison ?

Et tu oses nous insulter, toi !... Tu as l'audace de nous salir de ta bave puante, quand ce sont les tiens, entends-tu bien, les tiens !... qui nous ont jetées en pâture à la bestialité.

Mais qui donc es-tu, redresseur de torts ?

Qui tu es ?... Folle question que je t'adresse là.

Qui tu es ? Je te le demande et tu l'ignores toi-même.

Je dois te le dire.

Tu es un homme qui un moment a cru se placer haut, bien haut, même sur le piédestal de la réforme. Tu t'es trompé, tu es parti de trop bas pour pouvoir t'élever si haut ; tu es parti de bien bas et tu es tombé plus bas encore.

Sache donc, superbe redresseur de torts, que pour avoir des droits à réformer les vices, il faut pouvoir s'honorer de son passé, ou tout au moins en avoir fait amende honorable. Tu n'as rien fait de tout cela et tu veux être réformateur. Allons donc ! avant de réformer autrui, commence donc par te réformer toi-même, fanfaron de vertu.

Ta bouche flétrie, comme celle du Judas de Béranger, ose parfois prendre de nobles accents.

Tu te plais à prononcer le nom de celui qui, il y a près de deux mille ans, disait à une troupe de femmes

FEUILLETON

NOTICE SUR LAURENT MOURGUET

PAR LOUIS JOSSERAND, SON PETIT-FILS

Actuellement au castelet rue du Port-du-Temple, 20

Lecteurs du *Drapeau de Bellecour* je n'ai fait que céder à la sollicitation des aimables rédacteurs de cette feuille en écrivant cette notice de la vie de Laurent Mourguet, mon aïeul, dont la petite presse lyonnaise s'est tant occupée.

N'ayant rien trouvé de vrai dans tout ce qui s'est dit jusqu'à ce jour, j'ai cru vous faire plaisir en vous donnant sa biographie.

Je n'ai jamais rien écrit, donc j'ai besoin de toute votre indulgence.

Ne vous attendez pas à de la rhétorique ; c'est un parler dans lequel ma main inhabile n'a jamais su cueillir des fleurs.

Rhétorique et phraséologie sont de l'hébreu pour moi.

Ceci dit, j'entre en matière.

Laurent Mourguet est né en avril 1769, à St-Georges, rue des Prêtres, actuellement maison Bonnet. A cette époque son père était geôlier de la prison de Roanne.

C'est à l'âge de neuf ans qu'il façonna son premier Polichinel, n'ayant pour tout outil qu'une plane de charbon.

L'enseignement mutuel n'avait pas encore levé son glorieux drapeau ; il y avait dans l'enfance plus d'oisiveté qu'aujourd'hui ; il était rare de trouver un enfant qui ne fût pas possesseur d'un petit théâtre dont les personnages de papier étaient dus aux ciseaux complaisants de la mère de famille.

Il est aisé de comprendre que Laurent Mourguet, possesseur d'un personnage qu'il faisait parler au moyen de cet instrument qui consiste à joindre ensemble deux petites feuilles d'un métal quelconque, en ayant soin de les cintrer légèrement, de manière à laisser libre au milieu d'eux un ruban dont on les enveloppe, et que les enfants d'alors nommaient une *pratique* ; ceux d'aujourd'hui le nomment une *pinette* ; il est aisé de comprendre

qu'à partir de ce jour, Laurent Mourguet fut l'idole de ses petits camarades, et, bien souvent même, les grandes personnes de son quartier ne dédaignaient pas d'honorer de leur présence le comédien en herbe qui savait les divertir par ses spirituelles réparties.

Il avait à peine atteint sa quatorzième année lorsqu'il eut le malheur de perdre sa mère, qu'il chérissait au-delà de toute expression.

Pour lui l'avenir se montra sous un jour nouveau, car il dut songer à venir en aide à son père qui se courbait sous le poids des ans, et qui, venant d'être mis à l'écart de la place qu'il occupait, n'avait plus que lui pour unique soutien.

Il se fit marchand de journaux, et put par un travail assidu faire trouver douces à son père encore quelques années de son existence.

Doué d'une constitution robuste, travailleur infatigable, ne se rebutant de rien, à l'âge de dix-neuf ans il put compter des économies.

(La suite au prochain numéro).

Louis JOSSERAND.

(Petit-fils de Laurent Mourguet).

ameutée contre une seule : « Quelle est celle d'entre vous qui oserait lui jeter la première pierre. »

Eh bien ! nous te le disons à toi, oserais-tu, nous regardant en face, venir nous dire que tu ne t'es pas mis et traîné à nos genoux ; que tu n'a pas rampé même, comme un immonde reptile, en nous mendiant nos caresses que parfois, par pitié, nous t'avons accordées.

Tu ne l'oseras pas, non ! Nous t'en défions.

Allons, phamphlétaire, brise ta plume que tu crois être celle de Beaumarchais.

Consulte ce que peuvent ou ne peuvent pas porter tes épaules, qui ne sont pas celles d'Atlas.

Tu ne seras jamais qu'un pygmée qui toujours passera inaperçu dans la foule.

CAMÉLIA CAMÉLUS.

A QUELQUES RÉDACTEURS.

En écrivant, je n'ai point la prétention de faire le bel esprit, loin de moi, cette pensée ; je veux seulement faire parvenir à votre connaissance un fait dont il y a un mois je fus le témoin ; et ce n'est ni le tire-pied, ni la trique à la main que j'entre dans l'arène : la parole me paraît suffisante pour arracher du poteau de la diffamation le nom d'Ignace Létalon, que le trop célèbre rédacteur d'une feuille dégoûtante a eu le soin d'y attacher, n'ayant pour tout prétexte qu'une personnalité.

Depuis la naissance de la petite presse lyonnaise, les beaux esprits à qui elle doit le jour, se sont acharnés à crier contre les abus, mais aucun n'a cherché les moyens d'y remédier. N'étant que spéculateurs, ces *grands moralistes* ne se sont jamais donné la peine de chercher quels sont les moyens propres à empêcher tant de jeunes filles de se jeter dans le gouffre de la prostitution.

Voyez un peu cela : ce sont les gens qu'ils diffament qui sont obligés de leur montrer l'exemple.

Je veux parler d'Ignace Létalon.

Le berger qui pousse sa brebis dans le champ où il n'a pas de raisons légitimes de la laisser paître, n'est-il pas seul coupable ? Et si du berger ou de la brebis il en est un à châtier, assurément ce doit être le berger... Donc il faut châtier la mère dénaturée qui, pour un bénéfice quelconque, livre à l'opprobre le fruit de ses entrailles. Oui, il faut châtier cette marâtre au cœur dénaturé qui nie la plus sainte mission que Dieu ait donnée à la femme devenue mère, celle de veiller sur son enfant et de le conduire dans le chemin de la vertu.

Il me semble voir votre front se plisser et votre cœur frémir de dégoût à la seule pensée qu'une pareille infamie puisse exister. Certes, Machiavel, cet homme illustré par le plus affreux renom qui puisse exister, en aurait eu horreur lui-même.

Je voudrais pouvoir me dispenser de dérouler sous vos yeux ce tableau repoussant ; car il m'en coûte autant à vous le montrer qu'il vous sera pénible de le contempler.

C'était le soir !

Dans une des rues les plus fréquentées de notre ville, une jeune fille paraissant à peine âgée de seize à dix-sept ans, allait et venait, regardant les passants d'une manière qu'on ne saurait trop définir.

C'était une fille de joie,

Pourtant, à voir son visage, il n'était pas difficile de s'apercevoir que ce métier n'était pas fait pour elle, qu'elle l'exerçait à contre-cœur.

Pauvre fille ! son allure n'était pas celle des femmes de cette condition, ce qui faisait que les passants l'observaient à peine.

Enfin, un beau vieillard voulut par lui-même s'assurer si réellement cette jeune fille était une Phryné. Sa surprise fut grande quand il reconnut ne pas s'être trompé.

— Mon enfant, lui dit-il, vous êtes bien jeune encore, pour être déjà descendue jusqu'à l'ավիւսսսս. N'avez-vous donc point d'état ?

— Si Monsieur, répondit-elle, plus timidement que ne le font d'ordinaire les femmes de la classe à laquelle elle semblait appartenir.

— Alors, c'est du travail que vous n'avez pas ?

— Avant d'être ce que je suis, j'en avais, mais je gagnais si peu, et ma mère est si exigeante !

— Et qui donc vous a donné la malheureuse idée de vous dégrader à ce point ?

La jeune fille allait répondre, quand, passant près d'elle, une femme dont ma plume se refuse à reproduire les traits, lui jeta ces mots : « Ne t'amuse donc pas ainsi, tu vois bien qu'il n'y a rien à faire avec celui-là. »

— Quelle est cette femme ? demande le vieillard.

— C'est ma mère, répondit la jeune fille en baissant les yeux.

L'interlocuteur resta consterné. Tout en lui se révoltait. Chose hideuse ! une mère poussant sa fille à la dégradation. Elle lui avait dit, sans doute. Va ! marche ! gagne du pain pour deux, tu es jeune ! Je ne doispas avoir, avec toi, besoin de travailler. Pour avoir de l'argent, qu'importe comment on le gagne, pourvu qu'il ne manque pas !

Revenu de son indignation, le vieillard demanda à la jeune fille, qui était restée près de lui, si elle voudrait reprendre ses occupations premières et rentrer dans la voie du bien.

— Je le voudrais, bien, répondit la jeune fille ; mais ma mère ?

Eh ! qu'importe l'assentiment de cette malheureuse ! repartit le vieillard. Demain, rendez vous chez madame D..., rue G..., d'ici-là j'aurai pourvu à votre position, ne craignez rien de ceux qui vous contraignent à mal faire.

La jeune fille accueillit ces paroles avec un sentiment de reconnaissance.

Le vieillard s'éloigna.

Le lendemain, la pauvre enfant eut à subir les injures de sa mère (si toutefois on peut donner ce nom à pareille femme qui avait surpris une partie du dialogue et devinait ses projets.

Elle parvint pourtant à tromper sa vigilance et se rendit au lieu convenu.

Aujourd'hui le vénérable vieillard, qui n'est autre qu'Ignace Létalon, se félicite d'avoir sauvé de la corruption cette malheureuse jeune fille, et de lui avoir ouvert un avenir qui semblait à jamais perdu pour elle.

Courage et merci à cette âme d'élite, qui sut arracher la brebis des dents de la louve pour la ramener au bercail ! Mais anathème et malédiction sur ces mères infâmes qui revendent les droits les plus sacrés pour trafiquer de la beauté et de la jeunesse de leurs filles.

CAMÉLIA CAMÉLUS.

LA COCOTTE EN COLÈRE

CAMÉLIA CAMÉLUS.

Pourquoi cette rougeur, Adèle, es-tu malade
Que partout ton visage est couleur de grenade ?
Avec dépit pourquoi froisser cet éventail
Et d'un si mauvais œil regarder ce portail ?
Par là... serait-il donc entré quelque vipère ?
Ton cœur bat-il d'effroi, de haine ou de colère ?
Je ne puis définir l'état où je te vois,
L'inquiétude, enfin, atteint jusqu'à ma voix.

ADÈLE.

C'est l'indignation qui révolte mon âme.
Vois sous quel air bénin se déguise un infâme ;
L'homme qui sort de là, le regard effronté,
Est un coquin, rebut de la société.
C'est un être sans âme, au cœur pétri de fange,
Qui dans l'affreux bourbier entraîna plus d'un ange.
Craignant qu'un pied vengeur ne l'écrase à son tour,
Le reptile, il a pris la plume du vautour.
Comprends-tu maintenant comment ma haine existe ?

CAMÉLIA CAMÉLUS.

Non, je ne comprends pas.

ADÈLE.

Il s'est fait journaliste ;
Et le lâche n'osant distiller son venin
Sur ce sexe tyran qu'on nomme masculin,
Sans voir qu'il pataugeait jusqu'au cou dans la crotte,
C'est lui qui le plus haut tonna sur la cocotte.
Contre nous devrait-il oser souffler un mot,
Ce satané gredin, cet usé parpaillot ?
Puisqu'à son char bourbeux où trônaient tous les vices
Il attacha jadis bon nombre de novices,
Jeunes filles dont l'âme ignorait les noirceurs
Où devaient les plonger ses pièges séducteurs.
De Guignol, de Gnafron, ces crapuleuses gloires,
Il puisa tour à tour aux sales écritoirs.
De ces deux égoutiers, héros de carrefour,
Il s'est fait le disciple.

CAMÉLIA CAMÉLUS.

A chacun vient le tour
Guignol est trépassé.

ADÈLE.

Son souvenir nous reste,
Et mieux vaudrait pour nous que ce fût une peste,
C'est-à-dire pour tous, car l'esprit du journal
Était uniquement pour enseigner le mal
Au jeune adolescent, à la timide Laure,
Aux honnêtes bourgeois qui l'ignoraient encore.

CAMÉLIA CAMÉLUS

Tu leur en veux donc bien à ces têtes de bois
Que toujours *crescendo* j'entends enfler ta voix ;
Là dessous je vois poindre une lourde infamie,
Dont l'un de ces marauds aura marqué sa vie.

ADÈLE.

Une, n'as-tu pas dis ? S'il s'était tenu là...
Tu peux compter par cent.

CAMÉLIA CAMÉLUS.

Conte-moi donc cela.

ADÈLE.

Volontiers; tu vas voir de ce faux moraliste
Toutes les actions, dont je garde la liste.
D'abord, pour commencer, il se nomme... mais non;
Plus que la marionnette ayons de la raison.
M'y voilà : J'étais jeune, et du mal ignorante
Je ne soupçonnais pas cette affreuse tourmente.
Qu'un jour l'amour trompé soulève dans nos cœurs.
Mes rêves étaient pleins de ces sublimes chœurs
Que les anges parfois chantent à l'innocence;
J'étais heureuse, enfin, dans mon insouciance.
Qu'il était doux ce temps maintenant regretté,
Où notre front, le soir, avec sérénité,
D'un père recevait le baiser cher et tendre!

CAMÉLIA CAMÉLUS.

A tous ces souvenirs je sens mon cœur se fendre :
C'est mon histoire aussi.....

ADÈLE.

Tant mieux tu comprendras

Toute la lâcheté de ces vils scélérats,
Qui troublent sans pitié le repos des familles,
Entraînent à l'égout de pauvres jeunes filles.
L'homme qu'ici du doigt je viens de te montrer
Sous le toit paternel sut un jour pénétrer.
Juge tous les combats que me livra l'infâme.
Horreur! tel fut le cri qui sortit de mon âme.
Comme le loup qui suit jusqu'au toit du berger
La brebis qui souvent ignore le danger,
Sans cesse il me suivait pas à pas, à chaque heure;
Jour et nuit il rôdait autour de ma demeure.
Largesses et serments rien ne fut épargné.
Bientôt mon cœur faiblit et par lui fut gagné.
Dès lors je perdis tout, honneur, parents, amies!!!
Ses baisers m'infiltraient toutes ses infamies.
Mon père, que j'aimais, maudit en expirant
Celle qu'au temps heureux il nommait son enfant;
Et lorsque j'avouai que j'allais être mère
Au traître qui m'avait attiré dans l'ornière,
Sais-tu ce qu'il me dit...?

CAMÉLIA CAMÉLUS.

Mon Dieu..... je ne sais pas.

ADÈLE.

Il me dit : Ta fraîcheur, tes charmes, tes appas,
Sauront d'un autre amant attirer le sourire;
Moi, je ne t'aime plus. L'amour est un délire
Qui ne dure qu'un jour; voilà bientôt six mois
Qu'il s'est éteint pour nous: j'ai fait un autre choix.

CAMÉLIA CAMÉLUS.

Oh! quel affreux coquin, quelle vile canaille!
On devrait arracher avec une tenaille
Sa chair empoisonnée, et jeter aux corbeaux
Tout son putride corps, mais lambeaux par lambeaux.

ADÈLE.

Comme le lait qui bout maintenant tu t'emportes.

CAMÉLIA CAMÉLUS.

Oui, voilà ces censeurs, ces dégoûtants cloportes!

ADÈLE.

Comme tu l'entendras. L'instant est arrivé
Où le drapeau vengeur par nos mains est levé.
La raison ne veut pas qu'on frappe les victimes.
Qu'ils sondent nos débuts ils verront tous leurs crimes!
Ceci dit, balayons ces venimeux pamphlets,
Et du trou de nos clés faisons-nous des sifflets.

ADELIN DU PIVERT.

SUPPLICE D'UN RÉDACTEUR

L'apparition du journal le *Drapeau de Bellecour* vient de causer un fâcheux événement dans notre ville.

Le jour où ses premières affiches ont été placardées, un homme passant devant une librairie est tombé frappé d'une apoplexie foudroyante.

Cet homme était Gnafron.

Des commentaires s'élevèrent bientôt sur la cause de cet incident; les uns disaient : C'est l'étonnement qui lui a produit une trop grande sensation... D'autres: C'est la frayeur; il y a longtemps que Gnafron craignait que le bras des Cocottes ses victimes ne s'apaisât sur lui.

Bref, laissons discuter les passants et suivons le moribond jusqu'à son domicile, où des personnes charitables l'ont transporté... Une assemblée de docteurs vient d'être convoquée auprès du malade. En attendant, ce dernier est toujours sous l'influence d'un complet évanouissement. Une Cocotte, premier témoin de sa chute, est là, cherchant à ranimer les battements de son cœur.

Les hommes les plus compétents dans l'art médical arrivent enfin, et la consultation commence.

La première ordonnance fut qu'une friction serait opérée de main de maître avec une brosse dite de *chiendent*. Cette opération produit l'effet attendu : le sang est ramené vivement à l'épiderme du malheureux... il semble revenir à lui, et chacun le croit sauvé. En effet, on le voit se soulever lentement sur son lit et jeter d'un œil à moitié éteint par la crise qu'il vient de subir, un regard de remerciement à ses sauveurs...

Les médecins déjà se félicitaient de l'avoir arraché à une mort presque certaine... quand un cri effroyable les rappela près du malade, qui venait de retomber inerte sur sa couche. C'était à qui pourrait découvrir la cause de cette rechute spontanée; vainement ils la cherchaient, quand tout à coup l'un d'eux s'écria : Parbleu! une Cocotte!... Et du doigt il désignait celle qui, un instant auparavant, prodiguait tous ses soins à Gnafron.

Que peut avoir de commun le cri qu'a poussé le malade avec cette Cocotte? demandèrent les autres.

Le premier interlocuteur, qui apparemment, était le mieux renseigné, leur conta l'histoire...

Après l'avoir attentivement écouté, tous s'écrièrent: Il n'en reviendra pas! Pourtant, il fut observé que la savante assemblée tenait à honneur de renouveler ses efforts à seule fin de le ramener une deuxième fois à la vie.

Au bout de quelques instants, l'efficacité du remède produisit encore son salutaire effet, et après une dernière délibération l'arrêt fut rendu, à l'unanimité, sur le sort du malade.

Gnafron vivra, mais nulle puissance humaine ne peut le sauver de l'idiotisme et du complet abrutissement auquel il est condamné pour le reste de ses jours.

ADELIN DU PIVERT.

UN BAL MASQUÉ A L'ALCAZAR

Il est deux heures du matin; l'orchestre vient de jouer les dernières mesures du quadrille qui clôt cette première partie de la soirée. Les danseurs, brisés de fatigue et inondés de sueur, font irruption dans la

buvette et dans les grottes. Les tables sont prises d'assaut, le liquide circule dans les verres, les têtes s'enflamment et les conversations s'engagent de tous côtés et sur tous les tons à la fois, ce qui produit un brouhaha du plus assourdissant effet.

Dans le pourtour quelques masques *pannés* ou ennemis du bruit circulent gravement, accouplés ou un par un.

Un HERCULE donnant le bras à une VÉNUS attire en ce moment l'attention des flâneurs et suscite les éclats de rire autour de lui par le moyen un peu radical dont il fait usage pour s'ouvrir un passage à travers la foule.

Un MARQUIS accouplé à une POLONAISE suit le colosse.

Les deux hommes sont toujours masqués.

UNE BERGÈRE, *les yeux fixés sur l'Hercule*.—Sainte Vierge, que voilà un bel homme!

UNE FOLIE *s'approche de la Bergère et lui parle bas en regardant les deux hommes masqués*.

LA BERGÈRE. — Croyez-vous que ce soient eux?

LA FOLIE. — Il n'y a pas à en douter.

LA BERGÈRE. — En ce cas, suivons-les et tâchons de sortir nos amies de leurs griffes.

L'HERCULE. — Chère âme, ne sens-tu pas comme moi à cette heure, qu'il est des instants dans la vie où le bonheur n'est pas une chimère, une fleur vaine, introuvable, un dahlia bleu, enfin?

LA VÉNUS, *avec conviction*. — Oh! oui. Mais parle, parle encore; j'ai besoin de t'entendre toujours : le timbre de ta voix et la sincérité de tes paroles me causent un charme infini.

L'HERCULE. — La sincérité de mes paroles? Oh! tu dis vrai; car s'il est des hommes dont le cœur soit vierge de toute impureté, des hommes dont le cœur n'offre aucune prise au mensonge, j'en suis un, ô ma Vénus!... Mais ces maraudeurs ont donc juré de nous étouffer cette nuit. (*Il écarte du coude en les renversant les personnes qui le gênent pour passer.*)

LA VÉNUS, *avec admiration*. — Tu es si beau, mon vainqueur, que chacun a soif de t'admirer.

LA POLONAISE. — Mon cher marquis, je ne te comprends pas; tu me confesses brûler pour moi d'un feu ardent et tu ne veux pas consentir à prendre quelque goze; tron-de-l'air, t'es zoliment crasse?

LE MARQUIS. — Aimer et *licher* tout à la fois, c'est trop fort pour un homme seul, ma vieille.

LA POLONAISE. — L'amour, mon bizou, est une essence qui peut griser les sens; mais quand au reste, bseph!

LE MARQUIS. — Ton reste a tort. J'affirme, de mon côté, que la seule vue de ton museau m'ôte tout à fait l'idée de boire et de manger.

LA POLONAISE. — Mon museau!... T'es pas galant, sais-tu?

LE MARQUIS. — Museau ou grouin, qu'importe! Le nom ne fait pas l'animal.

LA POLONAISE. — Grouin! est-ce que tu me prends pour un *coçon*?

LE MARQUIS. — Certes, non. Tu n'es pas assez *mâle* pour ça, et moi pas assez myope pour confondre les sexes.

LA VÉNUS. — Connais-tu le personnage qui marche derrière nous?

L'HERCULE. — Non. Si j'en crois les lambeaux de

LE DRAPEAU DE BELLECOUR

phrases que le vent apporte de sa bouche à mon oreille, ce doit être un cocher de fiacre ou un commis de chez G... Pourquoi cette question ?

LA VÉNUS. — C'est que, comme toi, il a gardé son masque et ça m'intrigue.

L'HERCULE. — Veux-tu que je l'envoie prendre l'air sur le toit ?

LA VÉNUS. — Non, non, non. Je préférerais que tu te démasques devant moi : je brûle de voir tes traits.

L'HERCULE. — Ils ne t'apprendront rien.

LA VÉNUS. — Dis-moi au moins qui tu es, beau ténébreux ?

L'HERCULE. — Un homme qui t'aime.

LA VÉNUS. — Mais ton nom ?

En ce moment, la FOLIE et la BERGÈRE fendent la foule suivies d'un DOMINO ROSE, d'un BÉBÉ, d'une LAITIÈRE et d'un DOMINO NOIR. Toutes vont se placer devant l'HERCULE et le MARQUIS.

LA FOLIE, à la Vénus. — Marie Favette, veux-tu connaître l'homme qui te parle d'amour ?

LA BERGÈRE, à la Polonaise. — Marthe Tintin, désires-tu voir les traits de ton marquis ?

L'HERCULE, à part. — Saprelotte !

LE MARQUIS, à part. — Aïe ! aïe ! aïe !

MARIE FAVETTE et MARTHE TINTIN, ensemble. — Vous êtes toutes mes amies, mais je jure l'enfer que celle qui touchera au masque de cet homme sera une femelle hardie. La binette d'un homme est inviolable comme la gorgerette d'une femme.

LA LAITIÈRE. — Il faut d'abord que l'homme soit un homme, chères belles ! Nous ne voulons point insulter ceux-là ; nous voulons seulement leur dire nos noms. (Faisant un pas vers le Marquis.) Je suis Marionnette Démon. C'est moi qu'un des tiens a si déloyalement honni pour lui avoir fermé ma porte parce qu'il puait de la bouche ; c'est moi que tu as eu la lâcheté de caricaturer sans donner mon adresse, sortant ainsi aux intéressés tout moyen de s'assurer de la ressemblance avec l'original.

LE DOMINO ROSE, à l'Hercule. — Je suis Amanda Nabot dont ta mauvaise langue a détruit les espérances, en répandant dans la ville que mes yeux tourment à tous les gilets avec la rapidité d'une toupie allemande.

LA BERGÈRE, au Marquis. — Je suis Anaïs la Parfumeuse, que tu as surnommée la Tête-de-Mort. Mon commerce souffre de tes révélations ; mais je te réserve en échange un savon de mon choix.

LE BÉBÉ, à l'Hercule. — Je suis Adeline du Pivert. C'est moi que tu accuses effrontément d'avoir causé la mort d'un homme qui m'aimait ; c'est contre moi, pour cette peccadille, que tu tentes de soulever des bourrasques d'indignation. Le choléra, lui, tue des hommes par centaine et tu ne souffles mot contre lui : c'est mesquin ce que tu fais là !

LE DOMINO NOIR, au Marquis. — Je suis Camélia Camélus, la fille de Maria Camélus que tu as si indignement conspuée pour s'être laissé trop attendrir par les obsessions d'un homme d'église et par les billets de mille d'un homme d'épée.

LA FOLIE, à l'Hercule. — Je suis madame Famiré. C'est moi, celle dont tu as brisé l'accord parfait marital en lâchant sur ma vie privée les écluses de tes fausses notes.

MARIE FAVETTE, MARTHE TINTIN, fixant avec effroi, l'une l'Hercule et l'autre le Marquis. — Quel est donc cet homme ?

LA LAITIÈRE, à l'Hercule et au Marquis. — Et maintenant que nous vous avons dit nos noms, Messieurs, voulez-vous que nous vous disions les vôtres.

L'HERCULE. — Non ! non ! pas devant elle !

Le MARQUIS, à part. — Mon idole était blonde ; mais maintenant je la crois rousse ! (Haut.) Ce n'est pas moi qui ai commis les crimes que vous m'imputez, mes belles ; ainsi, dégueulez votre venin sur un autre nom que le mien.

Le DOMINO ROSE. — Marie Favette, cet homme qui te parlait d'amour, est l'ennemi damné des Cocottes.

LA BERGÈRE. — Marthe Tintin, ton Marquis a juré de nous exterminer toutes, d'anéantir notre race depuis la première branche jusqu'au dernier rejeton.

Le BÉBÉ. — Notre race plus ancienne qu'aucune famille de France ; notre race pour laquelle plusieurs rois ont institué des décrets.

Le DOMINO NOIR. — Veux-tu savoir les noms, Marthe Tintin ?

Le MARQUIS. — Tais-toi donc vieille moisie, tu as la gravelle !

LA FOLIE. — Veux-tu savoir les noms, Marie Favette ?

L'HERCULE. — Pitié ! (à Marie Favette.) N'écoutez pas, ô ma Vénus !

LA LAITIÈRE, étendant les bras vers l'Hercule. Ceci c'est Guignol !

Le DOMINO ROSE, haussant les épaules. — Et cela c'est Gnafron !

GUIGNOL, poussant un cri. — Ah ! je suis perdu. (Il s'évanouit et tombe aux pieds de Marie Favette.)

TOUTES. — Guignol !... Gnafron !... Les monstres ! (Elles dansent une saturnale autour des deux journalistes.)

GNAFRON, haussant les épaules. — Faites donc de la décentralisation avec des matières corrompues ; voilà à quoi vous aboutissez !

ADÉLAÏDE LÉVENEZ.

LA MARSEILLAISE DES COCOTTES

I

Contre nous, Phrynés et Cocottes,
Des intrigants sont amentés
Qui font retomber sur nos côtes,
Leurs grossières iniquités.
Il ne faut pas qu'ainsi l'on touche
A notre sceptre impunément,
Et que des gens, effrontément,
Nous sortent le pain de la bouche !

Pour défendre ses droits, on doit risquer sa peau.
Mes sœurs, de la révolte arborons le drapeau !

II

Eh ! quoi, d'impotents journalistes,
Dont chacun connaît les travers,
Se feraient ainsi moralistes
Pour nous fustiger de leurs vers !
Quoi, ces consciences salies
Cracheraient sur nous le mépris !...
Quand des baisers qu'ils nous ont pris
Leurs lèvres sont encor pâlies !

Pour défendre ses droits, on doit risquer sa peau.
Mes sœurs, de la révolte arborons le drapeau !

III

Pauvres victimes que nous sommes,

Tous nos maux ne viennent-ils pas
De ce sexe fort qui nous blâme !

Pour défendre ses droits, on doit risquer sa peau.
Mes sœurs, de la révolte arborons le drapeau !

LE DRAPEAU DE BELLECOUR

IV

Tremblez, ô vous, vils pamphlétaires !
La haine s'empare de nous ;
Nos cœurs sont autant de cratères
Qui vont fulminer contre vous.
Tremblez ! Dans vos réquisitoires,
Sans cesse sur nous vous tonnez.
Mais vous mourrez empoisonnés
Du venin de nos écritures !

Pour défendre ses droits, on doit risquer sa peau.
Mes sœurs, de la révolte arborons le drapeau !

V

Pour le vice étions-nous donc nées ?
— Ah ! leur cynisme est étonnant !
Nous, dont les premières années
Furent si chastes... Maintenant
Notre corps seul se meut encore,
Notre âme est remontée au ciel,
Et notre cœur rempli de fiel
Ne peut aimer... mais il abhorre !

Pour défendre ses droits, on doit risquer sa peau.
Mes sœurs, de la révolte arborons le drapeau !

MARIE FAVETTE.

On nous annonce pour paraître prochainement l'**Almanach de la CANUSERIE LYONNAISE**.

Cet almanach contiendra un calendrier tout à fait local, et publiera en outre un grand nombre de chansons dont voici quelques intitulés :

La Canuse, Le vin de Brindas, Un ex-Michi, La Dévideuse, L'Alcazar démoli, etc., etc.

CORRESPONDANCE

Le **Drapeau de Bellecour**, annoncé depuis hier seulement, nous a déjà valu un grand nombre de lettres. La composition de notre premier numéro étant entièrement terminée, nous nous voyons forcés, à notre grand regret, d'ajourner à huitaine, pour la plupart, les réponses que nous devons à nos aimables correspondants.

A M^{lle} Julie. — Vous avez raison, le jeu ne vaut pas la chandelle. L'article sur P... passera après correction.

A M^{lle} Euphrasie du Trottoir. — Allez, trottez toujours, ma mie, n'épargnez pas vos bottines. Si vous êtes utile à la rédaction, elle se chargera de vous en fournir... des bottines.

A M. Gros-Navet. — Justice sera faite. Venez nous voir au bureau pour les derniers renseignements.

A Madame Famiré. — Votre lettre est bien prolixe ; dans l'intérêt du journal, nous vous engageons à la revoir et à retrancher beaucoup. Trop de détails cela nuit et ennue.

A M^{lle} Anaïs. — Pourquoi ne pas y aller vous-même ? Votre jeune plume passera à son tour. N'est-ce pas un beau brun, doté d'une épaisse chevelure, portant la raie au côté ?... Silence !

Le Secrétaire de la rédaction,

MAMERMATTEND.

Le directeur-gérant, CAMÉLIA CAMÉLUS.

Lyon. — Imp. Pinier, rue Tupin, 31.